

## Les métamorphoses de la conscience humaine dans *La chute* d'Albert Camus

**BOROZI Lakaza**

Enseignant-Chercheur

Maître-Assistant

Université de Kara (Togo)

Département de Lettres Modernes

[borozialbert@gmail.com](mailto:borozialbert@gmail.com)

**Résumé:** Cet article explore les méandres de l'évolution intérieure de Jean-Baptiste Clamence, personnage principal, au fil du récit romanesque, d'Albert Camus dans son œuvre *La Chute*. *La Chute* est un monologue où Clamence, un ancien avocat, confesse ses péchés et ses hypocrisies à un interlocuteur inconnu dans un bar d'Amsterdam. Le texte se noue autour de la transformation progressive de sa conscience, de son illusion de supériorité morale et de la prise de conscience de sa propre culpabilité. L'analyse met en exergue les *modi operandi* mobilisés par Albert Camus pour illustrer la chute de l'homme moderne, qui se croit juste et noble, mais qui, confronté à ses propres actes et à l'absurdité de l'existence, découvre sa duplicité et son incapacité à juger les autres. Le sentiment d'aliénation et de solitude s'intensifie proportionnellement à Clamence lorsqu'il se rend compte de sa propre insignifiance, marquant ainsi la déchéance de la conscience humaine face à l'absurdité de la vie. La sémiotique narrative de Philippe Hamon a servi de guide dans la conduite de cette étude.

**Mots-clés:** Absurdité, chute, conscience humaine, métamorphose

## The metamorphoses of human consciousness in *La chute* of Albert Camus

**Abstract:** This article explores the twists and turns of the inner evolution of Jean-Baptiste Clamence, the main character, through the novel narrative of Jean Paul Sartre in his book *La Chute*. *La Chute* is a monologue in which Clamence, a former lawyer, confesses his sins and hypocrisies to an unknown interlocutor in a bar in Amsterdam. The text is based around the progressive transformation of his consciousness, his illusion of moral superiority and the realization of his own guilt. The analysis highlights the *modi operandi* employed by Albert Camus to illustrate the downfall of modern man, who believes himself to be righteous and noble but who, faced with his own actions and the absurdity of existence, discovers his duplicity and inability to judge others. The feeling of alienation and loneliness is intensified proportionally to Clamence when he realizes his own insignificance, thus marking the decline of human consciousness in the face of the absurdity of life. The narrative semiotic of Philippe Hamon has been a guide for this study.

**Keywords:** Absurdity, fall, human consciousness, metamorphosis

## Introduction

L'Œuvre d'Albert Camus, et plus particulièrement *La Chute* (1956), fait la part belle au croisement de l'Absurde et de l'Existentialisme, bien que Camus ait rejeté strictement toute affiliation à quelque mouvement philosophico-littéraire que ce soit. Ce roman-monologue révèle l'effondrement moral de Jean-Baptiste Clamence, ancien avocat parisien qui, à travers ses confessions à un inconnu, expose la fragmentation progressive de sa conscience et la désintégration de ses valeurs. Clamence est le prototype du personnage habité par l'antinomie, c'est-à-dire par une lutte complexe entre le désir d'authenticité et la confrontation inévitable à l'absurdité de l'existence, thème central de la pensée camusienne.

Le présent article se propose d'analyser les métamorphoses de la conscience humaine chez Clamence à travers la théorie de la sémiotique narrative de Philippe Hamon avec, en arrière-plan, la philosophie de l'Absurde développée par Albert Camus lui-même. Cela permettra de mieux analyser les comportements de certains personnages, en l'occurrence, ceux de Clamence. Comment la conscience de Clamence évolue-t-elle face à la découverte de sa propre hypocrisie et de son impuissance face à l'absurde ? Et en quoi cette transformation s'inscrit-elle dans la logique de la philosophie camusienne ?

Nous posons comme hypothèse que le processus de métamorphose de la conscience de Clamence peut être compris comme une confrontation inévitable avec la liberté humaine, conduisant à une culpabilité existentielle et à une acceptation douloureuse de l'Absurde. Nous soutenons que, par ce biais, Camus met en lumière les tensions internes de l'individu face à une existence dépourvue de sens ultime. Ce sujet « Les métamorphoses de la conscience humaine dans *La Chute* d'Albert Camus » mérite une attention particulière, car cette œuvre romanesque dépasse le cadre d'une simple narration de la déchéance morale individuelle pour offrir une réflexion profonde sur la condition humaine, le jugement, la culpabilité et l'impossibilité de fuir sa propre liberté.

L'intérêt réside dans la mise en lumière de l'interaction entre la philosophie de l'Absurde et la trajectoire psychologique de Clamence. Ce personnage, passant de la certitude morale à l'incertitude totale, permet de questionner la nature même de la conscience humaine face à la liberté et à la capacité de l'homme d'agir sur son histoire. L'analyse proposée offrira ainsi une contribution précieuse à la critique littéraire et philosophique de *La Chute*, en révélant comment Camus parvient à incarner, dans une figure unique de juge-pénitent, les angoisses fondamentales de l'existence humaine. L'analyse de ce sujet tourne autour de trois points : le profil de la conscience humaine, la perturbation de la conscience humaine et les procédés littéraires spécifiques. Comme méthode d'analyse, nous nous appuyerons sur l'analyse du discours de Dominique Maingueneau. Cela nous permettra de nous appuyer sur certains énoncés pour étudier l'état de conscience des personnages.

### 1. Le profil de la conscience humaine

Dans *La Chute* d'Albert Camus, l'exploration de la conscience humaine est au cœur de l'intrigue et se manifeste à travers l'évolution psychologique du protagoniste, Jean-Baptiste Clamence. Camus, à travers ce personnage, met en lumière la complexité et la fragilité de l'âme humaine, en scrutant les différentes phases par lesquelles passe la conscience de Clamence. Le profil de la conscience humaine, tel que dépeint dans ce roman, oscille entre une sérénité trompeuse et une agitation profonde, dévoilant les tensions internes qui hantent l'existence :

Notez bien que je ne le juge pas. J'estime sa méfiance fondée et la partagerais volontiers si, comme vous le voyez, ma nature communicative ne s'y opposait. Je suis bavard, hélas ! et me lie facilement. Bien que je sache garder les distances qui conviennent, toutes les occasions me sont bonnes (A. Camus, 1956 : 9).

La conscience, selon Camus, n'est pas un état stable mais un processus dynamique, soumis aux influences internes et externes. Dans un premier temps, la conscience de Clamence semble paisible et assurée, ancrée dans une illusion de moralité et de rectitude. A travers les énoncés comme « je ne le juge » et « j'estime sa méfiance fondée », se dégage une impression de convivialité et d'adhésion. Cependant, cette phase initiale de tranquillité n'est qu'une étape avant l'inévitable perturbation qui s'ensuit, révélant les fissures sous-jacentes dans la perception de soi du personnage.

### 1.1. La conscience tranquille

La conscience tranquille de Clamence, au début de *La Chute*, peut être décrite comme une construction fragile reposant sur une illusion d'invulnérabilité morale. Clamence, avocat renommé à Paris, mène une vie qui, en surface, semble empreinte de vertu et de bienveillance. Il se perçoit comme un homme juste, épris d'un idéal d'altruisme et de justice, se dédiant à défendre les opprimés et à offrir son aide à ceux qui en ont besoin. Cette perception de soi est renforcée par la reconnaissance et l'admiration qu'il reçoit de la société, ce qui contribue à entretenir cette conscience tranquille :

Quand je considérais, ainsi, la difficulté que j'avais à me séparer définitivement d'une femme, difficulté qui m'amenait à tant de liaisons simultanées, je n'en accusais pas la tendresse de mon cœur. Ce n'était pas elle qui me faisait agir, lorsque l'une de mes amies se laissaient d'attendre l'Austerlitz de notre passion et parlait de se retirer. Aussitôt, c'était moi qui faisais un pas en avant, qui concédait, qui devenais éloquent. La tendresse, et la douce faiblesse d'un cœur, je les réveillais en elles (A. Camus, 1956 : 71).

Cette phase de sérénité de la conscience, selon Camus, se caractérise par un sentiment de contrôle et de supériorité morale.

Clamence croit fermement en la justesse de ses actions et de ses jugements, ce qui lui permet de maintenir une image d'intégrité. Il n'est pas enclin à remettre en question ses motivations ou ses comportements, car il se considère comme étant au-dessus des imperfections qui affectent les autres : « La tension entre l'engagement de Sartre envers la révolution marxiste et l'attachement de Camus aux valeurs humanistes est devenue le point central de leur rupture, représentant non seulement une scission personnelle mais aussi un profond clivage philosophique » (R.Aronson, 2004 : 43).

Le sentiment de supériorité s'accompagne d'une absence de doute, où la conscience semble inébranlable, protégée par une certitude de sa propre vertu. Cependant, cette tranquillité est en réalité superficielle et trompeuse. Clamence ignore, consciemment ou inconsciemment, les contradictions internes qui existent en lui. Il se construit une identité morale qui ne tient pas compte des parts d'ombre de sa personnalité, de ses faiblesses et de ses échecs. Cette attitude est révélatrice d'une forme de déni, où la conscience tranquille repose sur l'évitement des vérités inconfortables. Clamence refuse de reconnaître sa propre hypocrisie, préférant se voir comme un homme de principes et de valeurs inébranlables.

Le concept de conscience tranquille, tel que Camus le présente, est donc fondé sur une illusion de maîtrise. Elle reflète une condition humaine où l'individu cherche à se rassurer en se convainquant de sa propre moralité, tout en évitant de confronter les aspects plus sombres de son être. Cette phase de tranquillité est précaire, car elle ne résiste pas aux événements perturbateurs qui viennent inévitablement mettre à l'épreuve cette construction fragile. La chute de Clamence, au sens littéral et figuré, commence dès que cette tranquillité est ébranlée, marquant le début d'une descente inexorable vers une conscience agitée et tourmentée :

Notez d'ailleurs que cette affection, dès que je l'avais regagnée, j'en ressentais le poids. Dans mes moments d'agacement, je me disais alors que la solution idéale eût été la mort pour la personne qui m'intéressait. Cette mort eût définitivement fixé notre lien, d'une part, et, de l'autre, lui eût ôté sa contrainte. Mais on ne peut souhaiter la mort de tout le monde ni, à la limite, dépeupler la planète pour jouir d'une liberté inimaginable autrement (A. Camus, 1956 :72).

Dans ce retrait, la conscience tranquille n'est pas un état de paix véritable, mais une fausse sérénité, maintenue par un déni des contradictions internes et une ignorance des réalités plus profondes de la condition humaine. La tranquillité est destinée à être perturbée, révélant la véritable nature de la conscience humaine, qui est loin d'être unifiée et stable, mais plutôt fragmentée et en perpétuelle évolution.

## 1.2. La conscience agitée

Dans *La Chute* d'Albert Camus, la transition de la conscience tranquille à la conscience agitée chez Jean-Baptiste Clamence marque un tournant crucial dans la narration, révélant la complexité et la profondeur de la psyché humaine. Alors que la conscience tranquille est fondée sur des faits réels ou souhaités de succès ou de bon voisinage, la conscience agitée émerge lorsqu'elle est confrontée à des contradictions endogènes ou exogènes. L'on se trouve du coup rattrapé par un passé marqué notamment par la mauvaise gestion de certaines opportunités ou relations interpersonnelles. La conscience tranquille de Clamence par exemple connaît un chamboulement dès la survenue de l'incident central du roman, c'est-à-dire, le suicide d'une femme dans les eaux de la Seine. Son inaction face à la souffrance d'autrui devient un élément déclencheur de malaise profond, un malaise psychologique qui peut se muer en dépression et conduire à un autre suicide. La question qui mérite d'être posée dès lors est de savoir si le caractère absurde de la vie est une construction humaine, c'est-à-dire la conséquence des actions ou inactions de l'homme ou plutôt une réalité exogène.

Ce que le lecteur constate c'est que la conscience de Clamence est envahie par le doute et la culpabilité. La certitude cède sa place à un malaise. Clamence se retrouve incapable de réconcilier son image idéale de lui-même avec la réalité de ses actions (ou inactions). Ce décalage provoque une agitation intérieure où le doute supplante la confiance. La conscience agitée est marquée par une introspection douloureuse, où chaque pensée semble miner davantage la façade de tranquillité qu'il avait érigée. La culpabilité devient alors un compagnon constant pour Clamence. Il se rend compte que ses actes passés, qu'il avait justifiés par une logique de liberté, étaient souvent motivés par l'égoïsme ou l'indifférence. La preuve, il n'a rien fait pour empêcher le suicide d'un autre personnage. Le sentiment de culpabilité s'intensifie, non seulement à cause de l'incident du pont, mais aussi en raison d'une réévaluation plus large de sa vie et de ses motivations. Il se voit maintenant comme un imposteur, qui a caché ses véritables intentions derrière un masque de vertu.

La conscience agitée de Clamence est également marquée par une angoisse croissante. L'angoisse naît de la prise de conscience de l'absurdité de sa condition. Albert Camus, à travers Clamence, explore la confrontation avec l'absurde, où l'individu se retrouve face à l'incohérence de ses propres croyances et de l'univers qui l'entoure. L'angoisse est le résultat de la réalisation que ses actions ne sont pas guidées par des principes immuables, mais par des désirs égoïstes et des peurs irrationnelles. Cette prise de conscience pousse Clamence à remettre en question non seulement son passé, mais aussi l'avenir, rendant toute perspective de paix intérieure illusoire.

Clamence réalise que la justice et la moralité qu'il prônait ne sont que des constructions subjectives, sans fondement universel. Cette désillusion alimente davantage son agitation, car elle lui retire tout repère de stabilité. Dans cette perspective, André Agnès affirme : « Camus interroge sans relâche le sens de la vie, confrontant la conscience humaine à l'absurde, une confrontation qui souligne la quête inachevée du sens. » (A. Agnès, 1992 : 74). Face à cette situation d'instabilité le personnage Clamence adopte une attitude de dérision, non seulement envers les autres, mais surtout envers lui-même. L'auto-dérision devient un mécanisme de défense pour faire face à l'intensité de son agitation intérieure. En se moquant de lui-même, Clamence cherche à atténuer l'impact de sa culpabilité et de son angoisse. Cependant, cette stratégie n'apporte qu'un soulagement éphémère, car elle ne résout pas les conflits internes qui le tourmentent.

L'auto-dérision, est un procédé bien indiqué pour mettre en relief la philosophie de l'Absurde et l'incapacité de l'homme à maîtriser son histoire. Clamence devient prisonnier de sa propre ironie, incapable de trouver un sens ou une direction claire dans sa vie. La conscience agitée devient ainsi un état permanent, où la certitude a disparu et où seul reste un flux ininterrompu de pensées et d'émotions contradictoires :

Je ne pouvais donc vivre, de mon aveu même, qu'à la condition que, sur toute la terre, tous les êtres, ou le plus grand nombre possible, fussent tournés vers moi, éternellement vacants, privés de vie indépendante, prêts à répondre à mon appel à n'importe quel moment, voués enfin à la stérilité, jusqu'au jour où je daignerais les favoriser de ma lumière. En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'étais ne vécussent point. Ils ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir (A. Camus, 1956 : 73).

La conscience agitée de Clamence, dans ce retrait, représente la phase où l'individu est confronté à la réalité brute de sa condition humaine. Cette phase est marquée par le doute et l'angoisse, des émotions qui érodent la tranquillité initiale et plongent Clamence dans un tourment existentiel. Camus, à travers ce portrait, nous montre comment la conscience humaine, loin d'être stable ou unifiée, est sujette à des bouleversements constants selon que les contours des circonstances qui l'entourent et surtout, au regard de la manière dont chaque individu les gère. D'où la nécessité d'analyser la façon dont s'opère la perturbation aussi dans le cas du personnage Clamence que dans d'autres cas.

## **2. La perturbation de la conscience humaine**

Dans *La Chute* d'Albert Camus, la perturbation de la conscience humaine est un thème central qui illustre la fragilité et la vulnérabilité de l'esprit humain face à des révélations morales et existentielles bouleversantes. La perturbation de la conscience de Jean-Baptiste Clamence est à la fois le moteur de l'intrigue et le miroir d'une crise intérieure profonde. Cette perturbation découle de facteurs externes et internes qui mettent à mal les fondations de sa tranquillité morale, révélant les contradictions et les tensions enfouies au sein de sa psyché.

## 2.1. Les facteurs perturbateurs

Les facteurs perturbateurs qui déclenchent l'agitation de la conscience de Clamence sont multiples et se déploient progressivement à travers le récit. Le premier et le plus marquant est l'événement du pont sur la Seine, où Clamence assiste au suicide d'une femme sans intervenir. Cet incident agit comme un électrochoc qui réveille en lui des sentiments longtemps réprimés de culpabilité et d'impuissance. Jusqu'alors, Clamence avait maintenu une image idéalisée de lui-même, mais cette passivité face à la souffrance d'autrui expose la fausseté de cette image et ouvre une brèche dans sa conscience tranquille. Cet événement est non seulement un facteur perturbateur, mais aussi un symbole des nombreuses autres failles dans la vie de Clamence :

Bien sûr, mes trahisons n'empêchaient pas ma fidélité, j'abattais un travail considérable à force d'indolences, je n'avais jamais cessé d'aider mon prochain, grâce au plaisir que j'y trouvais. Mais j'avais beau me répéter ces évidences, je n'en tirais que de superficielles consolations. Certains matins, j'instruisais mon procès jusqu'au bout et j'arrivais à la conclusion que j'excellais surtout dans le mépris. Ceux même que j'aidais le plus souvent étaient le plus méprisés (A. Camus, 1956 : 91).

Clamence réalise, dans ce passage, que ses actions passées, souvent motivées par l'orgueil et le désir de reconnaissance, étaient en réalité teintées d'hypocrisie. Les actes de charité, qui semblaient altruistes, sont maintenant perçus par Clamence comme des moyens de se sentir supérieur aux autres. Cette prise de conscience des véritables motivations derrière ses actions agit comme un second facteur perturbateur, car elle détruit l'image de l'homme juste et moral qu'il croyait être :

Franchement, y a-t-il une excuse à cela ? Il y en a une, mais si misérable que je ne puis songer à la faire valoir. En tout cas, voilà : je n'ai jamais pu croire profondément que les affaires humaines fussent choses sérieuses. Où était le sérieux, je n'en savais rien, sinon qu'il n'était pas dans tout ceci que je voyais et qui m'apparaissait seulement comme un jeu amusant, ou importun. Il y a vraiment des efforts et des convictions que je n'ai jamais compris (A. Camus, 1956 : 92).

Dans cet extrait, Clamence commence à comprendre que ses tentatives pour trouver un sens à son existence sont vaines dans un univers indifférent. Cette révélation entraîne une crise existentielle où les repères habituels de moralité et de justice perdent leur signification. Le monde lui apparaît désormais comme un théâtre où chacun joue un rôle, sans que cela n'ait de véritable sens ou impact, ce qui ébranle encore davantage sa conscience.

Enfin, le passage à Amsterdam, où Clamence se retire pour vivre dans un environnement symboliquement en déclin, contribue à la perturbation de sa conscience. La ville, avec ses canaux et ses cercles concentriques, évoque un labyrinthe dans lequel Clamence se perd, au sens propre comme au sens figuré :

Dans ce bar d'Amsterdam qu'il a appelé d'ailleurs, on ne sait pourquoi, Mexico-City. Avec de tels devoirs, on peut craindre, ne pensez-vous pas, que son ignorance soit inconfortable ? Imaginez l'homme de Cro-Magnon pensionnaire à la tour de Babel ! Il y souffrirait de dépaysement, au moins (A. Camus, 1956 : 8).

Cette atmosphère sombre et oppressante, dans ce retrait, reflète l'état intérieur du personnage, accentuant son sentiment d'étouffement et d'isolement. L'environnement devient ainsi un facteur

externe qui perturbe encore plus sa conscience, l'enfermant dans un cycle de réflexions morbides et de culpabilité.

## 2.2. L'inconfort de la conscience perturbée

L'inconfort de la conscience perturbée est une conséquence directe des facteurs évoqués ci-dessus. Cet inconfort se manifeste d'abord par une forme de malaise psychologique, une dissonance cognitive où les croyances de Clamence sur lui-même et le monde sont continuellement remises en question. Ce malaise se traduit par un repli sur soi, une attitude d'évitement, et parfois d'agressivité. Clamence devient incapable de trouver la paix ou la satisfaction dans ses actions, car chaque pensée, chaque réflexion, le ramène à ses échecs et à ses contradictions.

L'inconfort se manifeste également par une forme de lassitude morale. Clamence se rend compte que les concepts de bien et de mal, qu'il avait autrefois utilisés pour structurer sa vie, sont relatifs et instables. Cette lassitude est exacerbée par son cynisme croissant, où il en vient à mépriser non seulement les autres, mais aussi lui-même. Ce mépris de soi, né de la reconnaissance de ses faiblesses et de son hypocrisie, alimente encore plus l'inconfort de sa conscience perturbée. La conscience perturbée de Clamence est aussi caractérisée par une angoisse omniprésente. Cette angoisse provient de l'incapacité de Clamence à échapper aux vérités qu'il découvre sur lui-même. Contrairement à la conscience tranquille, qui pouvait ignorer ou réprimer les pensées gênantes, la conscience perturbée est confrontée à ces vérités de manière inévitable et incessante. Clamence est hanté par ses erreurs antérieures, et chaque nouvelle réflexion ne fait qu'amplifier son malaise, créant un cercle vicieux de culpabilité et de regret. Dans cette perspective Camus affirme :

Au fond, rien ne comptait. Guerre, suicide, amour, misère, j'y prêtais attention, bien sûr, quand les circonstances m'y forçaient, mais d'une manière courtoise et superficielle. Parfois, je faisais mine de me passionner pour une cause étrangère à ma vie la plus quotidienne. Dans le fond pourtant, je n'y participais pas, sauf, bien sûr, quand ma liberté était contrariée. Comment vous dire ? ça glissait. Oui, tout glissait sur moi (A. Camus, 1956 : 54).

Cet inconfort de la conscience perturbée est finalement ce qui conduit Clamence à adopter une attitude de détachement cynique. Ne trouvant pas de répit dans l'auto-examen, il choisit de tourner en dérision non seulement ses actions passées, mais aussi la condition humaine dans son ensemble. Cependant, cette stratégie ne fait qu'accentuer son isolement et son mal-être, car elle ne résout pas les conflits internes qui le tourmentent.

La perturbation de la conscience humaine dans *La Chute* est un processus complexe et profond, où Jean-Baptiste Clamence est confronté à la réalité de ses propres faiblesses, de ses contradictions morales, et de l'absurdité de son existence. Les facteurs perturbateurs, qu'ils soient internes ou externes, mettent à nu les failles de sa conscience tranquille, la transformant en un champ de bataille où règnent l'inconfort, l'angoisse et la désillusion. Camus, à travers cette exploration, montre que la conscience humaine est fondamentalement instable, soumise à des bouleversements qui révèlent la véritable nature de l'âme humaine, mais aussi la capacité de l'environnement social d'influer sur l'état psychologique d'une personne. Selon Vladimir Jankélévitch : « Le je-ne-sais-quoi, cette nuance imperceptible, est ce qui rend la conscience humaine profondément mystérieuse, et c'est dans cette zone floue que la véritable essence de l'homme se manifeste » (V. Jankélévitch, 1957 : 66). Abondant dans le même sens, Thomas Hanna ajoute : « La philosophie de Camus est marquée par une tension entre la pensée et la non-pensée,

où la clarté de la raison affronte les profondeurs troubles de l'absurde. Cette dualité est ce qui donne à son œuvre sa puissance unique » (T. Hanna, 1955 : 12). Ces deux citations montrent que la conscience rencontre souvent les moments troubles sur certains aspects.

### 3. Les procédés littéraires spécifiques

Dans *La Chute* d'Albert Camus, la complexité et la profondeur du récit sont renforcées par une utilisation habile de procédés littéraires spécifiques. Ces procédés ne sont pas seulement des outils stylistiques, mais jouent un rôle essentiel dans le traitement des thèmes centraux du roman, notamment la perturbation de la conscience humaine, l'absurdité de l'existence, et la critique sociale. Parmi ces procédés, deux se distinguent particulièrement : la dérision et le monologue intérieur. Ces techniques scripturaires permettent à Camus de plonger le lecteur dans la psyché tourmentée de Jean-Baptiste Clamence et d'explorer les contradictions morales et existentielles qui caractérisent le personnage.

#### 3.1. L'expression de la dérision

La dérision est l'un des procédés littéraires les plus marquants dans *La Chute*. Clamence utilise la dérision, à la fois envers lui-même et envers les autres, comme un moyen de se protéger des vérités douloureuses qu'il découvre sur lui-même. Par cette auto-dérision, il tente de prendre une distance cynique par rapport à sa propre culpabilité et à ses échecs moraux. Ce procédé littéraire permet de désamorcer la gravité de ses actions, mais aussi de révéler l'absurdité de sa condition.

La dérision de Clamence est fort remarquable dans son discours. Il se moque de ses anciennes prétentions à la vertu et à la justice, et tourne en ridicule sa propre hypocrisie. Ce ton ironique crée une dissonance, car il contraste avec la gravité des thèmes abordés, tels que la culpabilité, la chute morale, et la désillusion. À titre illustratif, lorsqu'il raconte comment il s'efforçait d'être un modèle de vertu, il le fait avec une ironie mordante, révélant ainsi la vacuité de ses efforts et l'incohérence de ses actions passées. Cette dérision sert à souligner l'absurdité de la quête humaine de sens et de moralité dans un monde qui ne répond à aucune logique morale transcendante :

Histoire sans importance, direz-vous ? Sans doute. Simplement, je mis longtemps à l'oublier, voilà l'important. J'avais pourtant des excuses. Je m'étais laissé battre sans répondre, mais on ne pouvait pas m'accuser de lâcheté. Surpris, interpellé des deux côtés, j'avais tout brouillé et les avertisseurs avaient achevé ma confusion. Pourtant, j'en étais malheureux comme si j'avais manqué à l'honneur. Je me revoyais, montant dans ma voiture, sans une réaction, sous les regards ironiques d'une foule d'autant plus ravie que je portais (A. Camus, 1956 : 58).

La dérision n'est donc pas seulement une forme de défense personnelle pour Clamence, mais elle est aussi utilisée par Camus pour critiquer la société dans son ensemble. À travers Clamence, Camus critique l'hypocrisie sociale, où les valeurs morales sont souvent superficielles et servent de façade pour masquer des motivations égoïstes. En se moquant des conventions sociales et des normes morales, Clamence expose leur fragilité et leur caractère artificiel.

Cette critique sociale, rendue possible par l'utilisation de la dérision, est un aspect central du roman, qui remet en question non seulement l'individu, mais aussi les structures sociales qui prétendent offrir un sens et une direction à la vie humaine. « Pour Camus, l'absurde n'est pas une conclusion, mais un point de départ. C'est le point de départ d'une nouvelle philosophie, qui



cherche à affirmer la vie en dépit de ses contradictions inhérentes » (D. Sprintzen, 1988 : 25). En d'autres termes, c'est la quête du savoir.

En somme, la dérision dans *La Chute* est un procédé littéraire qui permet à Camus de créer un portrait complexe et nuancé de Clamence, tout en exposant les contradictions et les absurdités de la condition humaine. Elle joue un rôle crucial dans l'exploration des thèmes de l'hypocrisie, de la culpabilité, et de l'absurde, et contribue à l'atmosphère de désillusion qui imprègne le roman.

### 3.2. Le monologue intérieur

Le monologue intérieur est un autre procédé littéraire clé dans *La Chute*. Le roman est construit presque entièrement sous la forme d'un long monologue de Jean-Baptiste Clamence, adressé à un interlocuteur silencieux, le lecteur étant implicitement inclus dans cet échange. Ce monologue intérieur permet à Camus de plonger profondément dans la conscience perturbée de Clamence, dévoilant ses pensées les plus intimes, ses doutes, et ses remords.

Ce procédé configure une introspection continue dans laquelle Clamence passe en revue les événements de sa vie et tente de comprendre la chute morale qu'il a subie. Le monologue intérieur expose la fragmentation de son esprit, où ses pensées se chevauchent, se contredisent, et révèlent les conflits internes qui le tourmentent. Par ce biais, le narrateur réussit à montrer non seulement l'évolution psychologique de Clamence, mais aussi l'impact des événements extérieurs sur sa conscience. Dans cette optique, Gaston Bachelard écrit : « L'espace, dans sa poétique, n'est pas seulement un lieu physique mais un vecteur de la conscience, où les souvenirs, les peurs et les aspirations se conjuguent pour forger l'existence humaine. » (G. Bachelard, 1958 : 91). Le monologue intérieur est également un moyen pour Camus d'explorer le thème de l'absurde. En laissant Clamence se livrer à une analyse incessante de ses actions et de ses motivations, Camus montre l'impossibilité de parvenir à une compréhension claire et définitive de soi. Le discours de Clamence est marqué par des digressions, des répétitions, et une certaine circularité, ce qui reflète l'idée que la quête de sens est une entreprise sans fin, vouée à l'échec. Cette structure narrative, basée sur le monologue intérieur, renforce ainsi l'idée que la conscience humaine est en constante agitation, incapable de trouver une stabilité ou une résolution définitive :

Les gens se dépêchent alors de juger pour ne pas l'être eux-mêmes. Que voulez-vous ? L'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement, comme au fond de sa nature, est l'idée de son innocence. De ce point de vue, nous sommes tous comme ce petit Français qui, Buchenwald s'obstinait à vouloir déposer une réclamation auprès du scribe, lui-même prisonnier, et qui enregistrait son arrivée. Une réclamation ? Le scribe et ses camarades riaient : Inutile, mon vieux. On ne réclame pas, ici. C'est que, voyez-vous, monsieur, disait le petit Français, mon cas est exceptionnel. Je suis innocent ! (A. Camus, 1956 : 86).

Le monologue intérieur permet ainsi donc à Camus de créer une intimité avec le lecteur, tout en maintenant une distance ironique. Clamence, tout en se confiant, manipule également son discours, cherchant à influencer l'opinion de son interlocuteur. Ce jeu de manipulation narrative est un aspect crucial du monologue, qui ajoute une couche de complexité au récit. Le lecteur est ainsi placé dans une position ambiguë, à la fois témoin et juge des révélations de Clamence, mais aussi conscient de la nature partiellement trompeuse de son discours.

En somme, le monologue intérieur dans *La Chute* est un procédé littéraire qui permet une exploration profonde de la conscience perturbée de Clamence, tout en mettant en relief les thèmes

de l'absurde, de l'angoisse existentielle, et de la complexité morale. Par ce monologue, Camus nous offre un accès direct aux pensées et aux émotions du personnage, tout en jouant sur la distance et la manipulation narrative pour enrichir l'expérience de lecture. Pour Régis Debray : « L'imaginaire, en tant que produit de la conscience humaine, façonne les réalités perçues et permet à Camus de dépeindre des univers où l'absurde et la quête de sens cohabitent » (R. Debray, 1994 : 89). En effet, cet imaginaire est un aspect véritable, un des éléments phares de la littérature qui spécifie la conscience.

Les procédés littéraires spécifiques, tels que la dérision et le monologue intérieur, sont essentiels dans *La Chute* pour révéler la profondeur psychologique de Jean-Baptiste Clamence et pour explorer les thèmes centraux du roman. Ces techniques permettent à Camus de construire un récit qui est à la fois introspectif et critique, offrant une réflexion sur la condition humaine, marquée par l'absurdité, la culpabilité, et la quête inachevée de sens. Grâce à ces procédés, le lecteur est invité à plonger dans les méandres de la conscience humaine, tout en restant conscient des artifices et des contradictions qui la caractérisent.

### **Conclusion**

En analysant *La Chute* d'Albert Camus à travers la philosophie de l'Absurde du même auteur, les métamorphoses de la conscience humaine prennent une dimension particulièrement profonde et révélatrice. À la manière de Sisyphe, la conscience du personnage Clamence est affectée par les échecs et constats d'impuissance devant les défis de la vie. Cette étude nous permet d'apprécier le caractère handicapant d'une conscience perturbée, une situation qui peut affecter négativement les rapports ou interactions avec les autres. La conscience humaine, telle que décrite par Camus, est fondamentalement libre. Mais le danger est que cette liberté peut conduire à des actions ou inactions condamnées par la société. Le personnage Clamence dans *La chute*, fait justement l'objet d'angoisse interne et de d'accusations externes suite à un cas de suicide. La réalité de sa liberté et de ses actes le rattrape.

Clamence chute donc psychologiquement et moralement après la chute physique de la femme dans l'eau fluviale. Camus, à travers cette œuvre, montre que la conscience humaine est en perpétuelle métamorphose, oscillant entre l'angoisse de la liberté, les exigences de la responsabilité et la tentation de la mauvaise foi. Loin d'être un simple récit de chute morale, *La Chute* devient, une méditation sur la condition humaine, les choix individuels et leurs impacts sur la conscience personnelle et les relations interpersonnelles. Cette étude a permis de montrer qu'il y a une relation d'interdépendance entre l'individu, ses choix, son état psychologique et les rapports qui le lient aux autres composantes de la société. Il est donc important, pour le meilleur-être de tout individu, que l'on ait le souci plus souvent, d'agir ou de réagir dans le but de susciter la satisfaction d'autrui. En effet, le vrai bonheur ce n'est pas celui que l'on a pu créer, mais c'est surtout celui qui revient à soi après qu'il a été déjà savouré par autrui.

## Bibliographie

AGNES André, 1992, *Albert Camus et la question du sens*, Paris, Éditions du CNRS.

ARONSON Ronald, 2004, *Camus and Sartre, The Story of a Friendship and the Quarrel that Ended It*, Chicago, University of Chicago Press.

BACHELARD Gaston, 1958, *La Poétique de l'Espace*, Paris, Presses Universitaires de France.

BLANCHET Louis-Emile, 1981, « Perrot Maryvonne, *L'homme et la métamorphose* », in *Laval théologique et philosophique*, volume 37, numéro 2, Université de Laval.

CAMUS Albert, 1956, *La Chute*, Paris, Gallimard.

COURTES Joseph, 1991, *Analyse sémiologique du discours*, Paris, Hachette.

DEBRAY Régis, 1994, *L'Empire de l'Imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil.

DELACROIX Maurice et HALLYN Fernand, 1987, *Méthodes du texte*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

HANNA Thomas, 1958, *The Thought and the Non-Thought of Albert Camus*, Harvard, Harvard University Press.

JANKELEVITCH Vladimir, 1957, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris, Éditions du Seuil.

SARTRE Jean-Paul, 1943, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard.

SPRINTZEN David, 1988, *Sartre and Camus, Historic Confrontation*, New Jersey, Humanities Press International.